



PRAMOEDYA
ANANTA TOER

*La Maison
de verre*

Z

« Pramoedya Ananta Toer est un auteur comme il en existe qu'un par siècle dans un pays. » *Die Zeit*

« Pramoedya Ananta Toer aurait dû recevoir le prix Nobel. » *The Washington Post Book World*

« Le dernier opus du *Buru Quart* est – du début à la fin – l'un des projets les plus ambitieux de la littérature mondiale d'après-guerre. » *The New Yorker*

« Pramoedya Ananta Toer a réussi, de manière émouvante et lumineuse, à rendre compte de la psychose coloniale. *La Maison de verre* est aussi une analyse mémorable de la capacité humaine à s'autodétruire, n'importe où et à n'importe quel moment. » *The New York Times*

« L'esprit du narrateur brasse à la fois l'Histoire et le monde contemporain où les opprimés, lentement ou de manière violente, prennent conscience de leur force. » *The Washington Post*

« Le *Buru Quartet*, une tétralogie engagée, entre roman initiatique et critique de toutes les oppressions. » Marie Daoudal, *Le Monde des livres*

« Toer a façonné une œuvre libre empruntant à tous les genres et toutes les sensibilités, où la dimension engagée est véhiculée par des histoires d'amour, d'espionnage, des confessions, des narrateurs multiples et des dialogues à la limite de la scène théâtrale. » Élise Lépine, *Transfuge*

« Pram est un maître dalang et un sculpteur de caractères sans égal. » *Actualité*

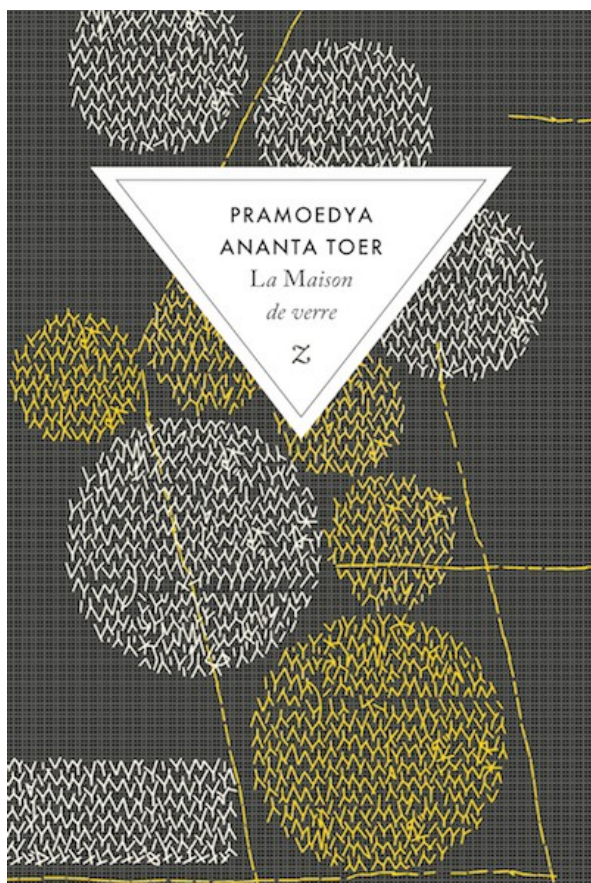
« Chef-d'œuvre de la littérature mondiale, le *Buru Quartet*, la fresque historique en quatre tomes de l'Indonésien Pramoedya Ananta Toer (1925-2006), dépeint les Indes néerlandaises à la fin du XIXe siècle. Cette saga est doublement romanesque : à la fois par le destin tumultueux du personnage principal, Minke, et par les conditions singulières dans lesquelles elle a été composée. Détenu entre 1965 et 1979 pour allégeance au communisme, c'est en prison que Pramoedya Ananta Toer l'imagine, la racontant à ses codétenus de l'île de Buru, à Java. Quand il obtient du papier, il fixe le texte. Mais le *Buru Quartet* restera interdit en Indonésie jusqu'à la fin du régime du dictateur Suharto, en 1998... » Christine Chaumeau, *Télérama*



Prendre la voix de Pramoedya : la parole est à la traductrice

27 novembre 2018

À l'occasion de la sortie de *La Maison de verre*, quatrième et dernier volet du *Buru Quartet* chez Zulma, parole est donnée à Dominique Vitalyos, sa traductrice en français, à propos de cette immense fresque indonésienne, et la voix unique de Pramoedya Ananta Toer.



Initiales : Parlez-nous du travail de traduction du *Buru Quartet*. Quelles différences et difficultés avez-vous rencontrées lors de la traduction des différents volumes ?

Dominique Vitalyos : u premier volume, je n'ai fait que réviser la traduction. C'est un travail particulier que j'effectuais pour la première fois. Dans la mesure où la précédente traduction en français (X) a été effectuée à partir de l'anglais (Y), j'ai dû me référer à cette source (Y) pour voir ce qui appartenait au style de la traductrice en français. Et, bien entendu, à l'original indonésien (Z) pour mieux cerner les subtilités sémantiques. Des passages entiers manquaient, supprimés, peut-être volontairement par le traducteur anglais.

Revoir une traduction exige de savoir lui garder ce qui convient et lui donne sa spécificité. D'admettre certaines formulations qui ne seraient pas les miennes, mais qui ne sont pas déplacées. Cependant, je suis toujours beaucoup plus à l'aise quand j'interviens sans intermédiaire à partir de la langue originale. Le quatrième volume offre la particularité d'un narrateur différent, ce qui a curieusement pour effet de dédramatiser ce qui arrive à Minke.

On change de ton et de mentalité. On entre dans les circuits d'un esprit clivé qui constitue un personnage très intéressant. Je redoutais un peu de déprimer en sa compagnie durant près de quatre cents pages, mais non, au contraire ! Pram est un maître dalang et un sculpteur de caractères sans égal.

Comment avez-vous travaillé pour vous atteler à cette tâche considérable ?

Dominique Vitalyos : J'ai d'abord traduit le deuxième volume pour entrer dans la voix de Pramoedya. J'ai révisé ensuite le premier, et poursuivi en traduisant le troisième, puis le quatrième. Vivant avec ce roman depuis deux ans, je m'oblige à un nombre régulier de pages, en calculant un délai plus serré que la réalité me le permet, si bien que je me sens libre d'abandonner le terrain lorsqu'une urgence m'appelle ailleurs. Je dois réserver en outre plus d'un mois pour la relecture, deux mois entiers pour celle du tome 3, le plus long de tous.

Ce qui frappe à la lecture des trois premiers volumes, c'est la grande modernité du propos et de la langue. Avez-vous effectué un travail spécifique ou cela tient-il à la singularité d'approche des thèmes de l'émancipation et de la liberté ?

Dominique Vitalyos : La modernité est au centre du *Buru Quartet*. Tout tourne autour d'elle, jusqu'aux produits mêmes du progrès, vélocipèdes ou locomotives, décrits d'une façon extraordinaire. Le propos est d'autant plus moderne qu'il s'agit d'une réflexion sur la transition entre deux époques au sein d'un archipel où le « progrès » vient chambouler très rapidement le mode de vie traditionnel.

Outre par l'évolution du narrateur, tout juste sorti de l'adolescence, le premier volume brille surtout par la présence du superbe personnage de femme émancipée qu'est Nyai Ontosoroh.

Émancipation certes liée au contexte historique et surtout à son caractère bien trempé, mais

qui n'offre pas, en fait, de caractéristiques modernes à proprement parler. Dans des circonstances comparables de mise en valeur, elle aurait pu tout aussi bien naître à une autre époque.

Le sceau de la modernité est particulièrement lisible dans le deuxième volume, riche en évocations techniques et carrousel de rencontres passionnantes qui initient Minke (et nous par la même occasion !) à l'histoire récente du continent asiatique – Chine, Philippines – et de l'Europe, qui vont peu à peu imprégner sa conscience et le faire évoluer.

Il y a une clarté d'évocation qui donne l'impression que le monde et la géopolitique de l'époque étaient plus simples à saisir, mais elle doit beaucoup au génie de Pramoedya. Il ne faut pas oublier que si Minke devient adulte à la « croisée des siècles » (XIXe et XXe), Pramoedya, lui, a écrit le Buru Quartet à la fin des années 1970, et le recul critique ajoute à cette modernité.

La modernité de la langue ne fait que suivre (et j'en dirais autant pour le français). Minke est un narrateur épris de changement, qui veut (sans parfois le vouloir vraiment) bouleverser les codes relationnels. Il participe donc un peu d'une évolution sociale qui rechigne à advenir. En atteste la récurrence inlassable des titres et des termes d'adresse, de la hiérarchie et des coutumes serviles.

Du point de vue des langues, ce qui est frappant, c'est leur multiplicité et la précision permanente qui accompagne leur usage. On sait toujours qui parle à qui (de quoi) et en quelle langue, malais « de bazar », malais « d'école », javanais (registre kromo ou ngoko), néerlandais, anglais, chinois... On pourrait faire tout un travail de sociolinguistique à partir de cette tétralogie qui se présente donc déjà, au niveau des dialogues, un peu comme une traduction (en bahasa Indonesia)...

Dans le troisième volume, Minke se trouve à plusieurs reprises en situation d'interprète (qu'il ne goûte pas !) lors des conversations ou de traducteur pour écrire des lettres. Cette préoccupation linguistique permanente, nécessaire pour se faire comprendre, annonçait déjà la nécessité d'unifier l'espace de ces Indes-là par la langue. Heureusement d'une certaine manière, les Néerlandais ont jalousement limité l'accès de la leur à quelques indigènes. S'ils l'avaient imposée comme leur pouvoir à toutes les couches de la société, la bahasa Indonesia, en tant que langue nationale, serait-elle advenue un jour ?

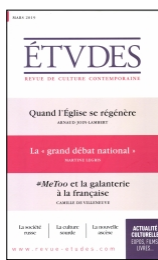
Dominique Vitalyos, diplômée en langues orientales (indonésien), spécialisée dans le domaine indien, traduit du malayalam, de l'anglais et accessoirement du tamoul (avec Krishna Nagarathinam), dont plusieurs titres chez Zulma.

Pramoedya Ananta Toer, trad. Indonésien Dominique Vitalyos - *La Maison de Verre (Buru Quartet, vol. IV)* - Editions Zulma - 9782843048333 - 24,50 €

Propos recueillis par Wilfrid Séjeau, Le Cyprès-Gens de la Lune (Nevers)

[en partenariat avec le réseau Initiales](#)

initiales



Pramoedya Ananta Toer

La maison de verre

Buru Quartet IV. Traduit de l'indonésien par Dominique Vitalyos. Zulma, 2018, 576 pages, 24,50 €.

■ Avec *La maison de verre* s'achèvent les aventures de Minke, le héros de *Buru Quartet*, chef-d'œuvre remarqué de la littérature indonésienne (voir *Études*, n° 4240, juillet 2017, pp. 113-114, et n° 4250, juin 2018, p. 144). Indigène éduqué à l'européenne, Minke a jeté toutes ses forces dans la lutte contre le colon néerlandais, fondé un journal et tenté de faire converger l'activisme anticolonial et l'identité musulmane. Devenu une insupportable menace, il a été envoyé en relégation. Pramoedya Ananta Toer poursuit son analyse concrète et détaillée de l'oppression coloniale en donnant cette fois la parole au double maléfique de l'excellent Minke, Jacques Pangemanann, indonésien vendu au gouvernement local et chargé, dans l'ombre, de mettre un terme à l'influence persistante de Minke. La lente dégradation morale de

cet ancien admirateur de Minke, que les humiliations répétées vont pousser au crime et à l'avalissement, nous vaut des pages balzacques du style le plus sombre. Ses menées machiavéliques parmi les milices officieuses de la police coloniale nous plongent aussi dans les questions éminemment politiques, et encore actuelles, de la maîtrise des langues (langues locales et de l'occupant), de l'éducation des populations et d'une diversité religieuse problématique. Pramoedya Ananta Toer, qui paya de sa liberté sa lutte contre le gouvernement hollandais puis contre la dictature de Soeharto (1967-1998), projette sur les années 1920 le contexte des années 1970 et la vigueur de son propre combat. Ce feuilletage historique, l'intime connaissance que l'auteur a de ce qu'il décrit et l'extraordinaire présence des personnages confirment un nouveau « classique ».

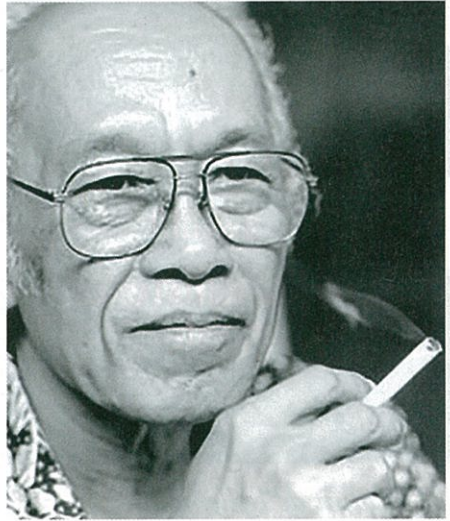
Agnès Mannooretonil

Psychose coloniale

Les éditions **Zulma** publient le dernier opus du *Buru Quartet*, le plus grand écrivain indonésien du XX^{ème} siècle. PAR JEAN-NOËL ORENGO

Avec *La Maison de verre* s'achève l'immense tétralogie de l'écrivain et opposant politique indonésien Pramoedya Ananta Toer (1925-2006), couramment intitulée *Buru Quartet*. Buru est une île des Moluques connue pour ses camps de travail où Toer fut enfermé plusieurs fois dont une longue période entre 1965 et 1979, suite à la prise de pouvoir du général Soeharto et à l'extermination des membres et sympathisants du PKI, le parti communiste indonésien. Ce contexte de lutte anti-communiste entre d'une part l'armée, les milices islamistes, les jeunesses nationalistes du Pancasila, les « preman » - mafieux locaux -, et d'autre part les différentes factions de ce qu'on pourrait nommer ici la gauche, est la clé de son projet romanesque. Situé entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, au moment où la mainmise néerlandaise sur l'Indonésie est absolue, il est raconté des décennies plus tard, au bagne de Buru, par l'un des prisonniers, Pram, à ses codétenus. Cette période coloniale du *Buru Quartet* préfigure de façon saisissante les oppositions politico-sociales des années 1960-2000 dont est justement victime le narrateur.

Même le rôle unificateur de l'Islam revendiqué par le héros principal des quatre volumes, Minke, constitue déjà un poison mortel pour une Indonésie de dix-huit mille îles au moins, soit autant de cultures différentes et de façons différentes de prier Dieu, et dont le crédo adopté lors de l'Indépendance en 1949, le « *Bhinneka Tunggal Ika* », l'unité dans la diversité, est aujourd'hui mise à mal par, précisément, cet Islam idéalisé de Minke, devenu depuis radical. Dans ce volume, Minke est épié par un sympathisant qui n'hésitera pas à le trahir, le commissaire de police Pangemanann. Aux ordres des colons, Pangemanann verra de plus en plus Minke comme sa mauvaise conscience, celui dont la disparition éviterait de se sentir lâche et traître et laid. Lire



le *Buru Quartet*, c'est certes découvrir des histoires, un pays dont le lectorat n'est pas familier. Mais, comme avec Saneh Sangsuk en Thaïlande, c'est comprendre ce que devient le roman tout court entre les mains d'un auteur dont la tradition littéraire, essentiellement marquée par les contes et la religion, n'a pas été saturée par des siècles de production spécifique. Héritant des anciens et des modernes européens avec la même fascination pour leur exotisme, Toer a façonné une œuvre libre empruntant à tous les genres et toutes les sensibilités, où la dimension engagée est véhiculée par des histoires d'amour, d'espionnage, des confessions, des narrateurs multiples et des dialogues à la limite de la scène théâtrale. Chez lui, le conflit se situe entre la réhabilitation d'un passé culturel national contre la domination psychique des Blancs et l'utilisation de la modernité blanche contre les structures sclérosées de sa propre culture. C'est en quoi il est toujours actuel. Mais c'est parce qu'il ne choisit jamais, qu'il déploie son roman comme un vaste espace excédant les raisons de sa composition, et qu'y subsistent avant tout des images et des détails de beauté, que Toer est un grand écrivain.